

**POÉSIE 2004**

**FEU - FEUX**

**Société Genevoise des Ecrivains**

## **FEU ET FEUX**

L'apparente répétition du mot visait à susciter - à attiser - l'imagination des participants au prix de poésie 2004 de la Société des écrivains genevois. En effet, il s'agissait d'une invitation à parcourir la multiplicité d'un élément fascinant aux contours toujours insaisissables. De nombreuses flammèches ont ainsi illuminé le foyer de la cheminée du jury.

Le feu, pour les participants au prix, c'est d'abord évidemment l'amour, la passion, c'est le printemps, l'émerveillement d'un feu d'artifice éphémère, la joie, la liberté, c'est la vie et la renaissance, c'est l'astre solaire. Mais c'est aussi le désastre, désastre de la guerre, des incendies et du réchauffement planétaire, c'est la douleur, les êtres disparus, c'est enfin la brûlure au fond de soi, le mal de vivre, la révolte qui ne demande qu'une plume ou un clavier d'ordinateur pour exploser.

Au travers de tous les textes qui vous sont proposés se pose aussi toujours en filigrane la question : qu'est-ce que la poésie ? Il y a de la beauté dans la poésie, cette beauté parfois étrange que Charles Baudelaire et Victor Hugo avant lui pouvaient trouver même dans la laideur. Il y a de la musicalité, qui fait résonner, vibrer les mots au plus profond de l'être. Il y a la quête d'un sens - du sens - car, qu'il le veuille ou non, le poète cultive le secret espoir que ses mots puissent dire l'absolu. Que ces quelques textes permettent, comme Stéphane Mallarmé nous le souffle, d'entendre « l'ange donner un sens plus pur aux mots de la tribu ».

*René Rieder*

## **QUESTIONS**

Comment écrirait-il  
celui que les mots n'ont jamais brûlé?

Écrire c'est jouer avec le feu

Comment écrirait-il  
celui que le silence n'a jamais blessé?

Écrire c'est débrider les plaies

Comment écrirait-il  
celui qu'un regard n'a jamais égaré?

Écrire, c'est aller par les chemins de traverse

Tu ouvres dans ma maison  
de nouvelles chambres

creuses dans mon jardin  
des puits inattendus

réveilles la braise  
d'un feu dormant

tu me rends ma jeunesse  
vieille langue

Il m'a fallu descendre  
en tâtonnant dans  
la nuit du poème

jusqu'au feu qui couvait  
sans consumer les rêves  
descendre  
me brûler aux anges du mystère

mais je ne dirai rien  
de peur que les oiseaux  
déchirent le silence :

entre l'arbre et la blessure

je danse

*Denise Mützenberg*

le poète Ce n'est pas exactement qu'il préfère le rêve à la réalité, c'est qu'il reçoit celle-ci dans sa secrète magnificence pour la porter toute comme une femme dont le corps et le feu communiennent en chantant.

Il pleut sur un feu qui pétille,  
un feu roux noircissant, mon feu, le tien ?  
Nous sommes tant me semble-t-il ici à  
fumer comme des braises qu'on noie,  
comme des gerbes de lumière sous les pluies d'automne.  
Montagnes là-bas tout autour,  
montagnes, et nous ici, dedans,  
nous sommes aujourd'hui pareils  
à beaucoup de petits feux éteints  
qui fument.

*Magie*            Le rêve a ce Pouvoir comme la  
                          poésie: transfigurer, ou faire d'une  
                          face d'ombre un visage en feu  
                          tête frangée de flammes  
                          visage ourlé de nuit

*Charles Mouchet*

## ***FEU***

Feu qui me foudroies, qui es-tu ? Jamais  
arbre ne te connut, jamais le sang ne fut si  
noir. Du faite jusqu'aux racines, mon corps est  
tranché, mes mains sont deux branches crispées,  
mes narines fument. Mon âme sauras-tu te  
reprendre ? Où le baume qui la rendra une ?  
J'ai trouvé l'amour, oui l'Amour.

*Corinna Bille*

Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire,  
Que diras-tu, mon cœur, cœur autrefois flétri,  
A la très-belle, à la très-bonne, à la très-chère,  
Dont le regard divin t'a soudain refléuri?

- Nous mettrons notre orgueil y à chanter ses louanges :  
Rien ne vaut la douceur de son autorité;  
Sa chair spirituelle a le parfum des Anges,  
Et son œil nous revêt d'un habit de clarté.

Que ce soit dans la nuit et dans la solitude,  
Que ce soit dans la rue et dans la multitude,  
Son fantôme dans l'air danse comme un flambeau.

Parfois il parie et dit : «Je suis belle, et j'ordonne  
Que pour l'Amour de moi vous n'aimiez que le Beau;  
Je suis l'Ange gardien, la Muse et la Madone. »

*Charles Baudelaire*

## **PREMIER AMOUR**

*A ma fille*

Feux de l'espoir dans ses yeux éblouis  
Frêle lueur qui soudain devient flamme  
Portée au rouge à l'appel de l'ami

Feu de désir dans son regard de femme  
Frivole aurore éveillant mon enfant  
Emporté par le délice et le drame

Feu de passion, son visage éclatant  
Jeune volcan éclaboussé de vie  
Porte charnelle aux ardeurs de l'amant

Feux de colère explosant en furie  
Vain châtement pour un amour brisé  
Portant son cœur dans un vent de folie

Feu de dépit calcinant sa beauté  
Fragile éclat fuyant l'indifférence  
Porté au gré des courants irisés

Feu éternel, tourment de la carence  
Subtil agent des songes de ses nuits  
Portant son âme au travers des souffrances

Feux apaisés par le charme endormi  
Fine auréole ondulant sur ses lèvres  
Porte s'ouvrant sur d'autres infinis

Aube d'espoir succédant à la fièvre

*Lucienne Girardier Serex*

## **SOLO POUR CHRISTINE**

J'ai rêvé de toi  
je t'écrivais  
sur les mailles d'un grand ouvrage de fondeur  
dans le tutoiement dont le feu use avec le métal  
quand il a cette promptitude  
à trouver trace dans le moule  
et l'air fuit  
sur l'aile du bronze en travail de naissance  
comme dans mon rêve je fuyais vers toi  
pour me réfugier dans ta forme  
pour y perdre ma nature et mon nom

La nuit chasse nos paroles  
flammes sur nos ombres

dans la tendresse nue  
brûlent nos racines empruntées

sur un damier de roches ardentes  
la Dame Blanche te dévêt  
et te prépare aux noces d'argent de la lune

dans l'écorce de l'arbre je t'attends  
l'or de l'aube m'éveille à toi

*Christian Péchot*

## **PRIERE**

Que le feu qui me ronge  
fasse rugir les pierres !

Que l'or de vos cheveux  
ruisselle sur mes tempes  
comme un jour plein d'oiseaux !

Le temps de perdre haleine,  
le temps de crier grâce,  
que je plaque ma bouche  
sur ton ventre de bête !

*Vahé Godel*

## **PÂQUES ROMAINES**

De l'aube de Charleville au  
coucher de Marseille  
Arthur Rimbaud  
demeure le soleil

« Je me glisse dans les plis de l'infini  
matelots et toiles de mes veilles  
étreintes de feu, foudre et soleil  
sous le gouffre étoilé je flotte dans la nuit

du ciel éclore de son sommeil  
tombe Pâques tel aux débris  
de coquillages par la mer engloutis  
orgue et autel bourdonnent d'abeilles

et de colombes, dans l'ivresse des cieux.  
les ailes languissent dans les sanglots  
du calice et se mêlent aux larmes des pieux

je me pâme des plumes tissées dans les flots  
de mes draps chauds, poète sans aveu  
seul, je rame sur mon vaisseau. »

*Fiorenzo Jori*

## **IGNITION**

Tu ne sais pas tout ce que je suis  
tu ne sais pas toutes mes angoisses  
mes cris, mes douleurs  
mes malices  
tu ne sais ni mon mal  
ni ma fuite.

Tu ne sais pas tout ce que je peux  
tu ne sais pas toutes mes transes  
mes appels, mes lueurs  
mes traces  
tu ne sais ni mon envol  
ni ma chute  
tu ne sais rien.

Alors tu ne sais pas tout ce que j'admire  
tu ne sais, pas toutes tes étincelles  
tes conceptions, tes luminosités  
tes complicités  
tu ne sais ni ton souvenir  
ni ta présence.

Tu ne sais même pas tout ce que je quémante  
tu ne sais même pas toutes tes offrandes  
tes combustions, tes intemporalités  
tes empreintes  
tu ne sais ni ton secours  
ni ton oubli.  
Et ce qui fait ma brûlure.

*Noël Eric*

## **LE FEU**

Je suis le feu incandescent, le fer inaliénable,  
Je suis le métal brûlant

Brûlé sous le feu du chalumeau que mon grand-père  
façonnait.

Homme,  
Tu es venu, puis tu t'es retiré.  
Ma chaleur t'a fait peur  
Tu es reparti dans tes glaces,  
Tu t'es refermé : tu es parti au Pôle Nord !  
Je suis à l'Équateur !

Nous sommes deux étoiles qui nous sommes rencontrées.  
Puis nous nous sommes quittées.  
Je suis le feu,  
Une parcelle de Dieu, de la forge d'Héphaïstos  
Tu es le Diable, l'animal des glaces;  
Ton cœur est de pierre  
Tu es un iceberg que j'avais cru faire fondre.

Nous nous sommes rencontrés,  
Puis nous nous sommes quittés !

*Colette Giaouque*

## **LES PLAINTES D'UN ICARE**

Les amants des prostituées  
Sont heureux, dispos et rompus  
Pour avoir étreint des nuées.  
C'est grâce aux astres non pareils,  
Qui tout au fond du ciel flamboient,  
Que mes yeux consumés ne voient  
Que des souvenirs de soleils.  
En vain j'ai voulu de l'espace  
Trouver la fin et le milieu;  
Sous je ne sais quel œil de feu  
Je sens mon aile qui se casse;

Et brûlé par l'amour du beau,  
Je n'aurai pas l'honneur sublime  
De donner mon nom à l'abîme  
Qui me servira de tombeau.

*Charles Baudelaire*

## **LE PHOENIX**

Tu as en toi cet étrange souvenir mystérieux d'être né par le feu.

Allumette brûlée, tu es fragile au temps poussière de demain  
Prière de l'agonisant de revoir la flamme danseuse de flamenco.

Hasard ou nécessité du retour sur toi-même,  
Étincelle dans la nuit, terre d'exil.

Tu te sais brûlé de mille et un feu comme un buisson ardent éphémère,

D'une vie, d'une seconde.

Le flamant rose hypnotise les dieux.

Un sourire est un brasier.

*Gian-Thierry Sparacino*

## **ÉCRITS INSTANTANES**

forges étreintes de la nuit

braises urbaines

marteau pilon des heures

lente coulée du jour

...

foule cendre

*Robert Inard d'Argence*

## **L'ÉTOILE DE PIERRE**

En ton centre  
Vit l'étoile  
Solitaire  
Qui jamais ne  
Se consume  
Pierre de feu  
Pierre de sang  
Pierre de sel

Levain de  
Toi-même  
Braise de  
Tes vies

Tu es le pain  
Dont on fait  
Le ciel

*Jean-Noël Cuénod*

## **FEU**

L'acier est fils de feu  
Comme les pirogues de notre passé

Bien des rêves s'effondrent  
A la bougie de nos veilles

Sous la cendre de nos jours  
Frémit la braise du désir  
L'or coule au creuset de l'Histoire  
Et cisèle les bijoux du lendemain

Maîtres verriers  
Et vous tous les artistes  
Redites avec obstination  
Les couleurs vives de la transparence  
Sur les jeux plombés de vie et de mort

Que se lève le vent d'un regard  
Pour embrasser notre avenir

*Ronald Fornerod*

## **DEDALE ORGANIQUE**

J'allume d'abord une cigarette, puis la radio. Ces âneries rabâchées forment une répétition qui me détend. Un clignotant à gauche, et le son, tragiquement rythmé, titille mon cerveau. Le chauffage à fond me souffle au visage la rengaine de l'étouffement, mais c'est plutôt rassurant comme sensation.

Je suis arrêtée à un feu rouge, tranquillement fidèle à la quotidienneté de cette situation, quand, tout à coup, une pulsion irrésistible, venue de je ne sais où, me pousse à démarrer en trombe et à griller le feu rouge! Et me revoilà en train de jubiler bêtement de ce "pied d'accélérateur" à la rigueur helvétique !

Je continue à rouler distraitement dans la ville Je remarque par hasard que mon compteur kilométrique affiche 99.997 kms, je reste le nez rivé au compteur durant les trois kilomètres

suivants, sûrement par déformation capitaliste !

Ça y est, le cap est passé, je peux me détendre !

Je démarre, freine, rétrograde, bifurque, croise, cale, jusqu'à ce que je me trouve dans la sombre campagne avoisinante. Tout semble tout à coup feutré, et les couloirs gémissants des vignobles susurrent les histoires de la terre. Un panneau vert, l'autoroute. J'enfile une cassette d'opéra, monte le son et m'y engouffre. J'accélère. J'accélère.

Les notes percutent ma tête avec l'émotion bouleversante de la vitesse. Mon moteur se transforme en cavalerie, et l'obscurité tachetée de filets de lumières m'apporte une excitation juvénile. J'exulte en sentant jaillir en moi un fantastique espoir, une force éclatante de solitude heureuse.

Ces secondes, qui ne touchent presque plus la matière des jours, ressemblent à l'état amoureux, oui, c'est cela, c'est la similaire conviction d'être dans un moment triomphal, dans la partie valeureuse, étincelante, des hémisphères du cerveau.

Ce moment, d'une, intensité terrifiante, m'incite à sortir un petit bloc de papier et une plume, pour écrire ne serait-ce que quelques mots, repères de cet instant, preuve irréfutable de son existence, je plaque donc la tache blanche sur le volant et débouchonne de mes dents l'arme littéraire, ça y est, j'écris, j'écris tout en bousculant mon regard de la feuille à la route. Je ressens une excitation fiévreuse liée au danger, à cet espace entre la vie et l'accident mortel, et ce risque, magnifié, sublimé par le béton qui défile dans des allures maudites, me nourrit de cet aliment sacré : la proximité de la fin qui rend à toute chose sa raison d'être, sa splendeur...

J'entre dans un tunnel et suis subitement happée par ces fils lumineux, par ces rouleaux d'aération où tournent avec stupeur les hélices noires. C'est un des rares moments où je me sens en osmose avec la modernité, où je me situe dans son paysage.

*Samantha Granger*

## **LE FEU SOUS LA CENDRE**

Étonnante. Huile rouge griffurée de grands traits noirs, ce visage de femme illuminait la paroi de l'atelier du peintre que je rencontrais pour la première fois.

Fulgurance de l'émotion qui m'étreignait, car je ne savais rien de cette peinture et encore moins du modèle qui avait posé pour cette composition. Aurais-je aimé être cette femme de feu ? Aurais-je aimé la peindre comme cet artiste l'avait fait dans ce charivari de couleurs : vert foncé, vert tendre, jaune puissant sur fond orange, avec le noir qui tranche, lacère, augmente la dramaturgie du tableau. Impossible d'être sotte quand on bouleverse à ce point celui qui vous fait face. Avait-elle conscience de la force de sa présence devant un tel embrasement ?

A cette interrogation qui me poursuivait, à ce mystère de l'étrange fascination qu'exerçait ce portrait sur moi, le peintre que je questionnais, se mit à rire :

"Lolita ! Ah ! oui, je me souviens vaguement d'elle. Une femme timide, affreusement timide dans sa jeunesse..."

"Timide ? Cette explosion, ce soleil..."

Le peintre continuait de rire :

"Les choses changent dans la vie. Lolita qui posait pour moi et pour d'autres encore, a disparu un beau jour et nous n'avons plus entendu parler d'elle pendant longtemps. Puis, un matin, elle est revenue et quand elle est entrée dans

mon atelier, c'est l'astre solaire qui est apparu. Elle irradiait, malgré quelques années de plus. Habillée comme elle était d'un long manteau vert tout scintillant de lumière, ses cheveux noirs tombant sur les épaules, elle était devenue LE portrait que j'attendais depuis toujours, le feu de brousse que je voulais restituer.

Transfiguration due à qui ? A quoi ? Simple talent du peintre ou illumination subite ? Pas de réponse. Comme la Mort, la chance passe. Quelquefois, elle peut être esquivée ou saisie, laissant ceux qui restent, pantois de souffrance ou de jubilation.

Lolita avait donné ce qu'elle avait de plus précieux : la flamme qui émanait d'elle. La peintre avait saisi la quintessence de ce don.

L'avez-vous aimée ?

A ces mots le peintre se mit à danser dans l'atelier, muni d'un long pinceau dans les mains : "Sans doute, ai-je violé sa puissance. Son aura. De toute manière, continua-t-il, les femmes sont fortes, beaucoup plus fortes que nous"

Quelques années plus tard, Lolita est morte sans que j'aie pu la rencontrer. Elle était devenue feu follet et - peut-être ? – aurais-je pu la retrouver les soirs de pleine lune.

*Nouky Bataillard*

## **LA MARMITE**

Sur le feu jaune et bleu  
Chante la grosse marmite  
La marmite au pot au feu.

La marmite au pot au feu  
De temps en temps souffle un peu  
De sa vapeur : « teuf, teuf, teu »  
Comme une locomotive

Et quand il l'entend - mon Dieu !  
Le chat qui dort dans la cendre  
Entr'ouvre à demi les yeux.

Le feu lèche la marmite  
Sans bruit et la soupe cuit.  
Et l'horloge va moins vite :  
Elle écoute la marmite.  
La marmite au pot au feu.

*Maurice Fombeure*

## **HOTEL**

Ma chambre a la forme d'une cage  
Le soleil passe son bras par la fenêtre  
Mais moi qui veux fumer pour faire des mirages  
J'allume au feu du jour ma cigarette  
Je ne veux pas travailler je veux fumer

*Guillaume Apollinaire*

## **DEVANT LE FEU**

Il faut parler sans bruit devant le feu  
Nous nous sommes déchirés au miroir  
Plus vieux de souvenirs cachés  
Sous les sanglots que rien ne calme.

Le jardin est mort depuis longtemps  
Quelqu'un nous hèle au-dessus de l'horizon  
L'avenir est fait d'un poudroïement dans l'air  
Où s'enflamme un soleil blanc.

*Jean-Georges Lossier*

## **QUAND VOUS SEREZ BIEN VIEILLE...**

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle  
Assise auprès du feu, dévidant et filant,  
Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant  
« Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle. »

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,  
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,  
Qui au bruit de Ronsard ne s'aille réveillant,  
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre, et fantôme sans os,  
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos;  
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant, mon amour et votre fier dédain.  
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain;  
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

*Pierre Ronsard*

## TU REJOINS TA DEMEURE

Dans les yeux deux falots rouges pour un voyageur  
de la nuit Deux yeux rouges au bout du silence et les  
doigts ne veulent pas défaire le grillage

Toutes ces mains accrochées Deux falots rouges  
comme deux yeux et le train n'est plus

Elle voulait être là-bas où le ciel se perd dans la  
plaine Moment vertige où deux yeux trouent la  
nuit Eau dans la tête musique écho Ligne sur un  
pétale mémoire hachée

L'automne bientôt et ils sont morts un matin les  
ronces ouvraient leurs lèvres Jamais ils ne verront le  
sang sur leurs mains Chaque pas les  
avance vers le bleu où tremblent les bêtes De l'ombre a  
claqué le feu

Tu m'as dit je serai là à l'eau couleur des dunes

Il est midi Midi à l'horloge La place est nue et  
le soleil hache les murs

Il s'en va son ombre n'est plus qu'un trait Il  
s'en va vers tout ce rouge et la place devient un feu

Pour l'espoir des dunes la porte refermée et ce cri de la  
nuit

Elle tourne le miroir Tu t'en reviens vers les  
forges rôdeur de lune Elle n'est plus la petite  
fille La femme a usé ses bijoux

Tu t'arrêtes vers les étangs mais les eaux basses  
ont des reflets de chaux

File ton histoire femme aux cheveux roux  
Obstinément

*Danusza Bytniewski*

## **APOCALYPSE**

On fouille dans la lumière  
Tandis que les époques tournoient  
Et qu'il ne reste au désert calciné  
Que les clameurs de la foudre.

Au grand livre des morts  
Brusquement tout s'enflamme  
L'absolu apparaît  
Que respire longuement l'univers.

*Jean-Georges Lossier*

## **LE FLAMBEAU VIVANT**

Ils marchent devant moi, ces Yeux pleins de lumières,  
 Qu'un Ange très-savant a sans doute aimantés;  
 Ils marchent, ces divins frères qui sont mes frères,  
 Secouant dans mes yeux leurs feux diamantés.

Me sauvant de tout piège et de tout péché grave,  
 Ils conduisent mes pas dans la route du Beau;  
 Ils sont mes serviteurs et je suis leur esclave;  
 Tout mon être obéit à ce vivant flambeau.

Charmants Yeux, vous brillez de la clarté mystique  
 Qu'ont les cierges brûlant en plein jour; le soleil  
 Rougit, mais n'éteint pas leur flamme fantastique;

Ils célèbrent la Mort, vous chantez le Réveil;  
 Vous marchez en chantant le réveil de mon âme,  
 Astres dont nul soleil ne peut flétrir la flamme !

*Charles Baudelaire*

## **LA NUIT**

Je suis un oiseau d'or noir  
et je vis sur l'Amazone  
aux milliards de volubilis  
et de grasses tulipes.

Me brûle  
une légère fille de feu,  
et son cœur étoilé  
est insaisissable  
comme les anneaux de ce fleuve  
au limon mordoré.

Je suis un oiseau d'or noir  
et je vis replié  
dans la mélancolie  
d'iris ensanglantés.

Elle,  
ma fille de feu,  
mon unique bague adorée,  
agite mon sommeil.

Mon sommeil enneigé,  
Mon sommeil endeuillé.

Et quand la mort fera de moi  
une autre bague de fumée,  
oui, cette fille de feu  
capricieuse et parfumée,  
en silence sera ma fée.

*Claude Aubert*

## **TOUT A DÉJÀ BRÛLÉ**

Je me souviens toujours de cette grande plaine  
Où les arbres debout n'étaient que des fantômes  
Le feu qui consumait mon cœur et ses amours  
N'épargna pas les bois non plus que ses amants  
Et ceux-ci alourdis des gouttes de leur peine  
Ployaient facilement sous le poids des atomes  
Ces fameux souvenirs qui me jouaient des tours  
Avec leurs cheveux noirs ruisselant de corps blancs.

Dans la forêt vivait la chouette épervière  
Elle volait parfois sur la noirceur des troncs  
Posant sur le charbon qui embrumait les airs  
La cendre des plumes élégantes et noires.  
La fureur calcinée de l'arbre et des rivières  
Semblait répondre aussi à la plainte des sons  
Que murmurait parfois l'animal solitaire.  
D'autres yeux, jaunes aussi, ne semblaient pas le voir.

Cette chouette est pareille à mon cœur douloureux  
Tout a déjà brûlé qu'il continue de battre  
En un ultime assaut – fol espoir est aveugle -  
Lorsque je vois ta bouche annoncer une mort.

*Blaise Mulhauser*

## **LE CIMETIÈRE MARIN**

Ce toit tranquille, où marchent des colombes  
Entre les pins palpite, entre les tombes;  
Midi le juste y compose de feux  
La mer, la mer, toujours recommencée !  
Ô récompense après une pensée  
Qu'un long regard sur le calme des dieux !

Quel pur travail de fins éclairs consume  
Maint diamant d'imperceptible écume,  
Et quelle paix semble se concevoir!  
Quand sur l'abîme un soleil se repose,  
Ouvrages purs d'une éternelle cause,  
Le Temps scintille et le Songe est savoir,

Stable trésor, temple simple à Minerve,  
Masse de calme, et visible réserve,  
Eau sourcilleuse, Oeil qui garde en toi  
Tarit de sommeil sous un voile de flamme,  
Ô mon silence !... Édifice dans l'âme,  
Mais comble d'or aux mille tuiles, Toit !

*Paul Valery*

## **MIDI**

Midi, Roi des étés, épandu sur la plaine,  
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.  
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine;  
La Terre est assoupie en sa robe de feu.

L'étendue est immense, et les champs n'ont point d'ombre,  
Et la source est tarie où buvaient les troupeaux;  
La lointaine forêt, dont la lisière est sombre,  
Dort là-bas, immobile, en un pesant repos.

Seuls, les grands blés mûris, tels qu'une mer dorée,  
Se déroulent au loin, dédaigneux du sommeil;  
Pacifiques enfants de la Terre sacrée,  
Ils épuisent sans peur la coupe du Soleil.

Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante,  
Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux,  
Une ondulation majestueuse et lente  
S'éveille, et va mourir à l'horizon poudreux.

Non loin, quelques boeufs blancs, couchés parmi les  
herbes, Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais,  
Et suivent de leurs yeux languissants et superbes  
Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

Homme, si, le cœur plein de joie ou d'amertume,  
Tu passais vers midi dans les champs radieux,  
Fuis ! la Nature est vide et le Soleil consume :  
Rien n'est vivant Ici, rien n'est triste ou joyeux.

Mais si, désabusé des larmes et du rire,  
Altéré de l'oubli de ce monde agité,  
Tu veux, ne sachant plus pardonner, ou maudire,  
Goûter une suprême et morne volupté,

Viens! Le Soleil te parle en paroles sublimes;  
Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin;  
Et retourne à pas lents vers les cités infimes,  
Le cœur trempé sept fois dans le Néant divin.

*Leconte de L'Isle*

## **LES PHARES**

Rubens, fleuve d'oubli, jardin de la paresse,  
Oreiller de chair fraîche où l'on ne peut aimer,  
Mais où la vie afflue et s'agite sans cesse,  
Comme l'air dans le ciel et la mer dans la mer;

Léonard de Vinci, miroir profond et sombre,  
Où des anges charmants, avec un doux souris  
Tout chargé de mystère, apparaissent à l'ombre  
Des glaciers et des pins qui ferment leur pays;

Rembrandt, triste hôpital tout rempli de murmures,  
Et d'un grand crucifix décoré seulement,  
Où la prière en pleurs s'exhale des ordures,  
Et d'un rayon d'hiver traversé brusquement;

Michel-Ange, lieu vague où l'on voit des Hercules  
Se mêler à des Christs, et se lever tout droits  
Des fantômes puissants qui dans les crépuscules  
Déchirent leur suaire en étirant leurs doigts;

Colères de boxeurs, impudences de faune,  
Toi qui sus ramasser la beauté des goujats,  
Grand cœur gonflé d'orgueil, homme débile et jaune,  
Puget, mélancolique empereur des forçats;

Watteau, ce carnaval où bien des cœurs illustres,  
Comme des papillons, errent en flamboyant,  
Décors frais et légers éclairés par des lustres  
Qui versent la folie à ce bal tournoyant;

Goya, cauchemar plein de choses inconnues,  
De fœtus qu'on fait cuire au milieu des sabbats,  
De vieilles au miroir et d'enfants toutes nues,  
Pour tenter les démons ajustant bien leurs bas;

Delacroix, lac de sang hanté des mauvais anges,  
Ombragé par un bois de sapins toujours vert,  
Où, sous un ciel chagrin, des fanfares étranges  
Passent, comme un soupir étouffé de Weber;

Ces malédictions, ces blasphèmes, ces plaintes,  
Ces extases, ces cris, ces pleurs, ces Te Deum,  
Sont un écho redit par mille labyrinthes;  
C'est pour les cœurs mortels un divin opium!

C'est un cri répété par mille sentinelles,  
Un ordre renvoyé par mille porte-voix;  
C'est un phare allumé sur mille citadelles,  
Un appel de chasseurs perdus dans les grands bois!

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage  
Que nous puissions donner de notre dignité  
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge  
Et vient mourir au bord de votre éternité!

*Charles Baudelaire*

## **PRIX DE POÉSIE 2004**

**Le Prix de Poésie 2004  
de la Société Genevoise des Ecrivains  
a été attribué à Philippe Bouru  
pour son poème  
“ Le Feu et la Belle de Glace “**

## **LE FEU ET LA BELLE DE GLACE**

Elle, corps formé de glace dure  
Pour dentelle le givre pur  
Le bleu comme sari  
Sa peau : un diamant poli

Lui, visage étincelant  
La braise est son sang  
Écorce d'ors cuivrés  
Explosant de luminosité

Leur point commun la brillance  
Probable source de leur attirance  
Le Feu enlace la Dame  
Entre ses bras de flammes

Alors qu'il la touche elle s'évapore  
Par la froideur touché  
Malgré tous ses efforts  
Il s'éteint gelé

Ils espéraient une tendre fusion

De lui, reste quelques flocons de cendre  
D'elle, plane une brume légère.

*Philippe Bouru*

**Société Genevoise des Écrivains**

**21 chemin de Roches – Case postale 31 – 1211 Genève 17**

**Choix de textes lus le 27 mars 2004 au Grütli  
à l'occasion de la Fête de la Poésie.**

**Cette publication de la Société Genevoise des Ecrivains  
a reçu le soutien de la Ville de Genève**

## TABLE DES MATIERES :

Denise Mützenberg	2
Charles Mouchet	4
Corinna Bille	5
Charles Baudelaire	6
Lucienne Girardier – Serex	7
Christian Péchot	8
Vahé Godel	9
Fiorenzo Jori	10
Noël Eric	11
Colette Giauque	12
Charles Baudelaire	13
Gian-Thierry Sparacino	14
Robert Inard d'Argence	15
Jean-Noël Cuénod	16
Ronald Fornerod	17
Samantha Granger	18
Nouky Bataillard	20
Maurice Fombeure	22
Guillaume Apollinaire	23
Jean-Georges Lossier	24
Pierre Ronsard	25
Danutza Bytniewski	26
Jean-Georges Lossier	27
Charles Baudelaire	28
Claude Aubert	29
Paul Valery	30
Leconte de l'Isle	32
Charles Baudelaire	34
Philippe Bouru	37